

# ÉPISODES DE MA VIE...

## Première partie: Saint-Lazare

Ayant fait d'assez longs séjours dans les prisons, à Saint-Lazare et dans les centrales, j'ai comme tous ceux qui sont en cellule, vu beaucoup de choses; il y a toujours quelque petit trou ouvert d'un côté ou de l'autre, aussi quelque circonstance propice; du reste la vue et l'ouïe augmentent d'intensité quand la bouche est close.

Les heures de parloir des cellulaires n'étant pas celles des autres, j'ai souvent vu déverser dans la pièce contiguë au parloir de Saint-Lazare, le contingent des rafles de «filles de joie», comme on appelle les malheureuses qui, n'ayant d'autre moyen de vivre ou de faire vivre les leurs, sont achetées au marché de chair humaine comme la chair des bêtes à l'étal du boucher.

Quand les voitures cellulaires se sont vidées, comme ou verse des immondices, les filles entrent, pressées, dans cette pièce carrée, où se trouvent une longue table et un poêle en hiver, - là se tient un gardien en permanence.

Les unes sont affolées par les poursuites et les brutalités subies, les autres se roulent à terre dans d'horribles attaques, écumant, se frappant la tête, s'arrachant les cheveux.

Quelques unes, farouches, se taisent les yeux luisants comme ceux des louves prises au piège. Quelle haine, elles devraient avoir pour l'horrible société qui les a précipitées dans cette fange! Celles-là, je les aimais! elles sentaient la révolte.

Elles étaient tragiques les filles de joie.

Plus tragiques encore étaient les Voix, montant de la grande cour au bassin, vers la fenêtre de ma cellule.

Rythmées comme des chants, tant la passion en accentuait les inflexions, traînantes et sourdes comme des flots lassés, grandissant tout à coup en rumeur plaintive, et déferlant dans les lointains.

Quels lamentables chœurs! traînant de monotones récitatifs traversés de rires plus douloureux que des larmes où sonnaient des demi-tons de tocsin.

A ces notes-là des impressions me revenant du fond de ma vie: la première, j'étais toute petite; ma grand'mère me faisait faire, pour la première fois, une gamme mineure (la), le sol dièse m'arrêta, comme un coup au cœur, - l'autre en Calédonie, en attendant au bord [plusieurs mots manquants] de ton d'un chant Canaque, un grand frisson me passa sur le corps comme un coup d'archet faisant vibrer les nerfs, telles des cordes de harpe.

Ainsi font frissonner, à travers les mélopées plaintives des prisonnières, les poignantes notes sensibles de la douleur humaine; c'est bien une chanson de mort qu'elles parlent de leurs Voix qu'on croirait entendre sortir de terre.

Il y a, dans cette cour, toutes les sortes de prisonnières, des filles aussi, quoique d'ordinaire elles habitent un bâtiment séparé, il y en avait là pour des genres de délits non semblables à ceux qu'elles commettent d'ordinaire.

Eh bien, celles-là sont tellement misérables entre les misérables, qu'on ne comprend pas comment elles ont pu supporter ce qu'elles racontent, comment, ayant subi d'aussi épouvantables choses, elles ne sont pas devenues furieuses et n'ont pas sauté à la gorge de n'importe qui comme des chiens enragés.

Les unes sont tombées pour donner du pain aux petits dont elles étaient les aînées; les autres, des veuves, pour nourrir leurs enfants.

Quelques-unes, pour leur mari malade.

Un grand nombre, pauvres filles de province, ignorantes de tout, ont été capturées dans les maisons où elles croyaient devenir servantes.

Ainsi, la société marâtre garde ses enfants: les filles sont pour le trottoir, les garçons pour les corbeaux, dans les Madagascar, passés ou futurs.

Dans tout le lamentable troupeau de filles de joie rencontrées dans les prisons, je n'en ai vu qu'une seule entrée par vocation dans l'horrible phalange. C'était une primitive, élevée dans une cabane, au milieu des bois, ne sachant pas plus des choses de la vie qu'un jeune animal fougueux - c'est là qu'elle les avait apprises les choses de la vie.

Ce n'est pas que le mariage bourgeois où s'allient les fortunes soit moins honteux, il y a prostitution en toute union sans amour.

La prostitution existe dans tout le vieux monde, tantôt découvrant sans voile les hideurs de ses plaies; tantôt les cachant sous de magnifiques ornements exaltant partout une odeur de cadavre et qu'il faut à la hâte et profondément enfouir.

**Louise MICHEL.**

---